

Non, nous le leur devons pas tout !

Réfléchissons sur le sens d' « être parent ». Non ! Nous ne leur devons pas tout ! Beaucoup trop de familles rencontrées tombent dans cette ornière tragique. Tout donner ! Jusqu'à y disparaître ! Peut-être - espèrent-elles - l'enfant va-t-il enfin y trouver son compte et grandir ? On nous a tant dit qu'être parent c'était aimer, jusqu'à la déraison, un petit être sans défense. Et voyant les nôtres si fragiles, la tendance naturelle pour beaucoup c'est de « manifester » encore plus d'amour. Et comme le mot « aimer » est souvent confondu à celui de « donner », nous donnons encore et encore. Du temps, de la sécurité matérielle, une formation, une formation de plus, les précédentes ayant avorté ; un logement, un logement de plus, le dernier n'a pas tenu. Peut-être que cette fois-ci cela tiendra ?

Les années passent, les logements sont quittés, pas entretenus, vandalisés, les formations abandonnées, mais cette fois-ci, peut-être, ils sont-là en demande. « Cette fois-ci cela va marcher. Donnez-moi ma chance ! »

Les années passent, nous vieillissons, nous nous épuisons et eux... n'avancent pas, ou si peu, juste de quoi nous faire espérer que quelque chose en eux pourrait se mobiliser... et ils sont là à exiger.

« Cette fois-ci, c'est sûr, ça va marcher... »

Non ! Ca ne marchera pas. Ca ne marchera jamais comme ça et plus tard, quand tout aura été épuisé, quand il n'y aura plus d'autre possibilité que de dire non, les conséquences seront plus graves et souvent irréversibles. Pour eux comme pour nous.

Aimer un enfant, non, ce n'est pas tout donner, ce n'est pas dire oui. Aimer un enfant c'est le contenir, lui donner ainsi sa forme, ses limites et pour cela **dire non**. Le plus vite possible. Leurs difficultés nous incitent à leur donner toujours plus. Matériellement et psychiquement. Mais c'est du contraire qu'ils ont besoin. Pour eux, nous ne devons pas donner, nous devons **être**. Etre ceux qui sont capables de leur dire non, sans être nous-mêmes en danger. C'est à ce moment seulement qu'ils auront des parents, qu'ils seront contenus, qu'ils connaîtront leurs limites, qu'ils pourront percevoir l'existence et les limites des autres, qu'ils tiendront debout et pourront grandir.

Tout donner, son temps, son argent, continuer, garder espoir malgré l'expérience de ce qu'ils détruisent tout ce que nous faisons pour eux, cela nous rassure sur notre identité de bon parent devant nous et la société, cela ne leur sert à rien. Nous avons alors fait « tout ce que nous avons pu pour eux et bien au-delà ». Nous ne sommes donc pas coupables. Cela nous rassure un peu sur nous-mêmes. Cela n'a pourtant rien de rassurant dans la réalité. Nous ne sommes pas coupables, non. Nous sommes dans l'erreur tout simplement. Avec le poids terrible d'années d'efforts parfaitement inutiles qui n'ont pas apporté la moindre solidité supplémentaire à cet enfant en difficultés que nous aimons tant, que nous portons envers et contre tout, à la limite de nos forces, depuis tant d'années.

Il faut vraiment changer ce point de vue sur ce qu'est être un parent. Etre parent, ce n'est pas aimer, c'est contenir, sécuriser. L'amour et l'affection viendront en plus – peut-être – comme un cadeau, mais pas obligatoirement. L'amour et l'affection ne viendront cependant que dans une relation avec un enfant contenu, sécurisé par une sécurité interne qui lui permette de savoir, en toute certitude, jusqu'où il peut aller avec nous. Jusqu'où et pas au-delà.

Les grands mots sont faciles. C'est vrai. A PETALES, nous osons les prononcer en toute connaissance parce que tous, nous nous sommes trouvés à vouloir en faire plus pour nos enfants fragiles et pour beaucoup à en avoir fait trop. Et les conséquences sont désastreuses.

Trop donner, c'est leur dire et leur redire que nous ne leur faisons pas confiance, que sans nous, ils ne peuvent rien. Nous voulons les protéger et au lieu de les sécuriser, nous les fragilisons.

« Mais je l'aime ! » Oui, justement, et l'amour pour eux n'est pas facile, il est même extrêmement dangereux. Et il demande cet amour qu'on se fasse violence et qu'on les laisse expérimenter et affronter les conséquences de leurs choix, les conséquences de leurs actes.

Sans cela, la seule conséquence d'un acte auquel il font face c'est notre oui permanent à leur demande. Nous voulons les aider. Ils nous font savoir qu'ils sont dans le besoin. Nous y répondons.

Ils sont donc tout puissants. Ils décident de nos attitudes. Ils considèrent aussi, qu'ils sont à même de décider des actes et attitudes de tout un chacun. Ils dirigent le monde.

A quoi leur sert-il donc d'avoir des parents si, sous prétexte de les aimer et de parer à cette difficulté fondamentale que sont les troubles de l'attachement, nous en faisons des orphelins psychiques ?

Avoir des parents qui, parce qu'ils aiment leur enfant, n'ont pas le courage de dire non, c'est ne pas avoir de parents, de contenants, de base.

Laisser nos enfants croire qu'ils peuvent encore tirer sur cette ficelle-là ne les aide en rien mais les fragilise. Ils n'ont pas de limites, ils débordent. Nous ne leur offrons pas de solution, nous leur permettons seulement de ne pas en chercher et de ne jamais en trouver. Nos solutions ne seront jamais les leurs. Ils les détruiront donc rapidement.

Les enfants, quel que soit leur âge, souffrant de troubles de l'attachement ne peuvent pas - et bien moins que quiconque - faire confiance à quelqu'un qu'ils peuvent manipuler. Donner toujours, ne pas dire non, un non qui tient, sans état d'âme, un vrai non, cela nous transforme, pour eux, non pas en parents aimants mais en objets méprisables.

Même s'ils nous sautent au cou ou manifestent de l'affection, nous serons « ceux qu'on peut toujours avoir ». Cela les laisse seuls et désemparés. Où est la force indestructible dont ils ont besoin comme repère ?

Ils en sont, même à un âge avancé, à une exploration chaotique d'un monde auquel ils ne comprennent rien. Un monde qu'ils analysent avec une logique toute particulière aux troubles de l'attachement, une logique à laquelle nous avons très peu accès. Et quand ils se retournent pour voir si nous tenons toujours, si nous sommes toujours là, comme le petit enfant dans la foule qui repère sa mère à deux pas, que voient-ils ? Non pas des adultes solides sur lesquels ils pourront compter mais des personnes terrorisées par la fragilité de leur enfant et qui sont prêtes à tout pour se rassurer.

Ils en concluent que nous avons une dette envers eux. Que d'une façon ou d'une autre nous avons grandement manqué à notre fonction parentale et que dès lors rien ne sera trop dur pour nous faire réparer. Ils en concluent que nous leur devons tout, toute leur vie.

Et attention à nous le jour où, à bout de possibilités, physiques, nerveuses ou financières nous prononcerons enfin ce mot tant repoussé : non.

Des parents l'ont expérimenté. Certains y ont perdu leur autorité parentale, et donc leur enfant, d'autres ont même vécu la prison. Car devant ce crime d'oser enfin dire non à un enfant de 15, 20, 30, parfois 40 ans, aucune punition ne sera trop forte et pour y arriver aucune accusation mensongère ne sera de trop.

Pour un non qui est arrivé trop tard. Un simple non qu'il fallait prononcer bien des années plus tôt.

Si ce non n'a pas été prononcé par bien des parents, ce n'est pas que ceux-ci manquaient de courage ou baissaient les bras. Bien au contraire. Il s'agit bien souvent de parents très courageux qui ont toujours pris leur responsabilité d'éducation au sérieux et qui imaginaient que pour des enfants gravement blessés psychologiquement il fallait un surcroît d'amour, donner plus, plus d'amour, plus de sécurité matérielle, les soutenir plus longtemps dans leur vie chaotique. Les soutenir jusqu'à ce qu'ils aillent bien. « Si nous les lâchons, ce sera peut-être la drogue, la délinquance, jamais de travail fixe, jamais de logement salubre, peut-être la rue, peut-être des petits enfants qui débarqueront au milieu de toutes ces difficultés. Ils sont si fragiles. » «

Oui. Ils sont très fragiles. Et ils ont besoin que nous soyons forts. Ils ont besoin que nous soyons forts et que connaissant leurs difficultés, nous leur fassions quand même confiance.

L'éducation, nous la leur avons donnée. Ils pourront s'en servir le jour où une confiance interne bourgeonnera en eux. Pour que cette confiance interne puisse se construire, ils ont besoin d'un pôle solide. Ce pôle solide ce sont des parents qui continuent leur vie et leurs choix sans centrer leur vie sur celle de leur enfant. Sans considérer donc que si leur enfant va mal, par « fidélité », ils devraient aller mal aussi, mais qu'au contraire, ils doivent continuer à élaborer leur propre vie et à l'enrichir pour eux-mêmes et pour cet enfant fragile.

Ces parents-là, les enfants doivent pouvoir les détester sans qu'ils se brisent. C'est une condition fondamentale pour être parent. Non pas être le plus aimant du monde pour son enfant, mais être capable de recevoir son opposition et même sa haine sans se briser.

C'est ainsi que « nos petits » seront contenus. Que leurs sentiments et émotions, même négatifs trouveront leurs limites. Qu'ils pourront donc se rassurer sur eux-mêmes et construire petit à petit une ébauche de sécurité interne.

Non, nous ne leur devons pas tout. C'est même à cette condition qu'ils auront vraiment des parents.

Bernadette Nicolas